

willisau

Chris McGregor's Brotherhood of Breath : McGregor (p, lead) : Mongezi Feza, Mark Charig (cnt) ; Harry Becket (tp, bugle) : Nick Evans, Radu Malfatti (tb) ; Dudu Pukwana (as) ; Gary Windo, Evan Parker (ts) ; Harry Miller (b) ; Louis Moholo (dm). Mohren Hotel, Willisau (Suisse), 27 janvier.

Willisau : petite ville (3 000 habitants) mi-industrielle mi-rurale située entre Bâle et Lucerne ; « le meilleur endroit pour jouer du jazz en Suisse » selon la pianiste Irène Schweizer. De fait, depuis juillet 1966, des concerts y sont régulièrement organisés avec les meilleurs orchestres européens et les musiciens américains de passage ; pour ne donner qu'un aperçu de la programmation, en 1972 : Eje Thelin, *Ambush* (Charlie Mariano), Chick Corea, John Tchicai/Pierre Favre, *The European Jazz Unity* (Malcolm Griffiths/Alan Skidmore/Irène Schweizer, etc.), *Association Pierre Courbois*, Keith Jarrett Trio, *Blitz und Donner Workshop*, Charlie Mariano / Irène Schweizer / Léon Francioli/Pierre Favre, Jan Garbarek Quartet, *Dollar Brand*.. Le public vient plus ou moins nombreux à ces manifestations, mais jamais on n'a enregistré de désastre financier ; le plus souvent, au contraire, la salle est pleine à craquer (entrée : 10 francs suisses ; bière : 2,30). Willisau : un exemple de la vie et du succès que peut connaître le jazz en Europe... C'est là que j'ai retrouvé Chris McGregor et les siens, à l'occasion d'une tournée qui les conduisait en Allemagne, en Suisse et en Autriche. Mieux que jamais, peut-être, j'ai compris la fatigue et l'énervement que peuvent représenter ces expéditions : s'entasser à douze ou treize, plus les instruments et le matériel de sonorisation, dans un petit camion, couvrir parfois 800 kilomètres en une journée, dans la pluie, la neige, au fil de lacets qui n'en finissent pas ; débarquer dans des hôtels plus ou moins accueillants où il n'y a pas toujours quelqu'un pour parler votre langue ; jouer, offrir sa musique, essayer de manger quelque chose ; dormir ; repartir... Parfois aussi il y a des « trous » dans le circuit, alors les hommes, pour la plupart, restent calfeutrés dans leur abri d'un jour, parlent musique ou ne parlent pas, essaient de prévoir l'état des routes et l'accueil des publics à venir ; quelquefois, il fait

si mauvais qu'il est impossible de mettre le nez dehors, souvent d'ailleurs les musiciens sont fatigués au point de n'en avoir pas le courage... Ce sont des choses qu'il faut écrire — elles font partie de la musique au même titre que ce qui se passe sur scène. Pourtant ces tournées sont indispensables à la survie d'une formation telle que *Brotherhood of Breath* : Londres ne peut suffire ; alors, en un mois de voyage, il faut assembler suffisamment de cachets pour permettre à l'orchestre de vivre les mois suivants, de répéter, de mettre au point de nouveaux arrangements. C'est le lot de tous les *big bands* européens indépendants ; l'auditeur assis dans une salle ou dans un club n'en a pas toujours conscience. Si je me suis attardé sur ces « continences », c'est qu'à Willisau j'ai pu concrètement constater que jouer n'est pas aussi facile qu'on l'imagine. Pourquoi le cacher ? Ce jour-là, les membres de la *Fraternité* n'étaient pas en forme ; il faisait mauvais ; Mike Osborne, gravement malade, avait dû être renvoyé à Londres et divers incidents avaient suscité une certaine nervosité parmi les musiciens. Sur scène, il n'en est rien paru ; l'accueil fut chaleureux à tel point que *Brotherhood of Breath* joua un set supplémentaire et rarement autant que ce soir-là j'ai goûté musique vivante et joyeuse. Tout paraissait effacé, et dès lors que la musique était en jeu, tout l'était effectivement.. J'ai déjà, à propos du Festival d'Altena, essayé de décrire les impressions que procure cet orchestre ; c'est quasiment impossible et la meilleure solution pour les lecteurs de la région parisienne désireux de se faire une idée est de se rendre à Colombes le 25 mars. Alors ils

pourront juger par eux-mêmes. brièvement, j'ai retrouvé la même polyphonie ; la même sensation paradoxale d'improvisation constante et d'organisation minutieuse ; des thèmes plus nombreux, plus variés dans leurs types et les atmosphères qui s'en dégagiaient (blues, chant africain, composition d'allure ellingtonienne ou monkienne, airs de danse évoquant les Antilles, marche, etc.) mais toujours aussi swingants et mélodiquement riches. *Brotherhood of Breath*, c'est un étonnement perpétuel, un tourbillon envoûtant : l'orchestre peut sonner un instant comme une formation des années 40, avec le moelleux et la pulposité des arrangements de ce temps, avec l'alto de Pukwana devenu étrangement websterien, le moment d'après, tout sera transformé, les musiciens tissant librement un enchevêtrement de voix parfaitement libre, toile qui peut ensuite donner lieu à une explosion collective ou à des solos accompagnés de riffs.. Et puis, cette fois, Louis Moholo était revenu derrière ses caisses et si on ne l'a pas entendu en direct, il est difficile d'imaginer la puissance qu'il peut insuffler à l'ensemble. J'avais écrit que McGregor dirigeait l'orchestre simplement par les variations de son accompagnement ; en réalité, il « codirige » avec Moholo, dans une unité d'esprit et une richesse rythmique étonnantes. D'ailleurs, c'est l'ensemble de la section rythmique qui est fascinant, Harry Miller étant sans aucun doute l'un des meilleurs bassistes qu'il m'ait été donné d'entendre. Mais, encore une fois, les mots sont ici inutiles ; il faut voir, il faut écouter. Rendez-vous, donc, au festival de Colombes le 25 mars. — D.C.



DUDU PUWKANA, GARY WINDO, EVAN PARKER